

Jean Le Coz : 1920-1991

Carrière P.

in

Duché G. (ed.).
Territoires en mutation : à la mémoire de Jean Le Coz

Montpellier : CIHEAM
Cahiers Options Méditerranéennes; n. 3

1994
pages 5-11

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI940549>

To cite this article / Pour citer cet article

Carrière P. **Jean Le Coz : 1920-1991**. In : Duché G. (ed.). *Territoires en mutation : à la mémoire de Jean Le Coz*. Montpellier : CIHEAM, 1994. p. 5-11 (Cahiers Options Méditerranéennes; n. 3)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Jean Le Coz 1920–1991

Pierre Carrière
Université Montpellier III (France)

L'hommage que le Centre international de hautes études agronomiques méditerranéennes de Montpellier a voulu rendre, en publiant le présent ouvrage, à l'un de ses enseignants trop tôt disparu, le regretté Professeur Jean Le Coz, ne saurait aller sans le rappel des principales étapes d'une vie particulièrement droite et bien remplie, ainsi que d'une carrière vouée à l'enseignement de la géographie et à la recherche relative au devenir des sociétés rurales.

I – Les années de formation

Monsieur Jean Le Coz estimait devoir son goût pour les voyages et son penchant pour la géographie à l'influence exercée sur lui par le milieu familial et d'abord par son père, ancien adjudant de la Coloniale, dont les souvenirs de voyage, sans cesse évoqués au cours des réunions de famille, avaient rempli sa jeunesse de rêves, de découvertes et de dépaysement, mais lui avaient aussi inspiré le désir de participer à ce que l'on appelait alors, volontiers, la « mission civilisatrice de la France ».

Ce père, né en 1890 à La Forêt-Fouesnant, était lui même originaire d'une famille modeste, tout comme l'épouse qu'il avait prise en janvier 1918. Leurs propres parents étaient, une génération plus tôt, marins-pêcheurs, en même temps qu'exploitants d'un tout petit bien agricole (le célèbre « penty » breton), pour ce qui était des hommes, femmes au foyer, et uniquement bretonnantes, pour ce qui était des épouses.

Pressé par la nécessité, ce père, qui avait été ouvrier agricole dès l'âge de douze ans, s'était engagé dans l'armée coloniale en 1908 alors qu'il venait d'avoir dix-huit ans. Il avait séjourné, de 1908 à 1926, successivement, au Sénégal, à Pointe-Noire, à Bangui, puis à Tourane et à Hanoï. Ayant alors pris une retraite proportionnelle, il était entré au service des Eaux et Forêts, d'abord en qualité de garde, puis de commis. De 1926 à 1950, il avait été en poste, d'abord à Charmes, puis à Valogne, Epernay, Caen, Le Mans et Quimper.



Le jeune Jean Le Coz, naît à La Forêt-Fouesnant en 1920, sa mère étant restée au foyer tandis que son père sert au loin ; et il apprend le breton avant le français, n'ayant pas vécu aux colonies. Mais il va bientôt suivre père et mère dans leur pérégrination forestière, tout comme le font ses deux sœurs, l'une étant son aînée de deux ans, l'autre sa cadette de six ans. Cela lui vaut de passer, au cours de sa formation initiale, d'une école primaire à l'autre, depuis La Forêt-Fouesnant jusqu'à Epernay, en passant par Charmes et Valogne. Il quitte l'école primaire où il n'a cessé, tout comme son père l'avait fait avant lui, d'être un excellent élève, nanti du Certificat d'Etudes et plein de reconnaissance pour les instituteurs qui l'ont formé.

Il entre au Lycée de Caen, ville dans laquelle son père vient d'être nommé, puis poursuit ses études, après un nouveau changement de poste du père, dans celui du Mans où il obtient, au cours des deux sessions de 1939, le Baccalauréat de Philosophie et celui de Mathématiques élémentaires. Son propre père, grand lecteur de livres d'Histoire, l'ayant formé à l'idée de devenir officier dans l'armée coloniale, le jeune bachelier entre dans la classe préparatoire à Saint-Cyr du Lycée du Mans.

Il y obtient, au cours de l'année scolaire 1939-1940, de si bons résultats que le Proviseur du Lycée n'a pas trop de peine à persuader la famille Le Coz qu'il convient d'envoyer le brillant lycéen préparer à Paris le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Le choix de la famille, qui a rapidement fait son deuil de la carrière militaire du fils, se porte sur le Collège Chaptal. C'est dans cet établissement parisien qu'il prépare le concours de 1940 à 1942, en partie sous la houlette d'un surveillant qui intrigue le jeune provincial déraciné par le savoir qu'il détient et la disponibilité qu'il lui manifeste, un certain Edgard Pisani.



Ayant choisi d'embrasser la carrière d'enseignant de Géographie, le jeune Le Coz est admis à l'Ecole de Saint-Cloud en 1942. Il y entre dans une promotion de vingt élèves littéraires, recrutés pour deux ans, dans les circonstances difficiles du temps, en même temps qu'un autre géographe qui devait devenir un brillant universitaire : André Vigarie. Il renforce ses liens d'amitié avec un autre géographe qui allait devenir un de ses meilleurs amis, Robert Lefranc, lequel devait aussi jouer un grand rôle dans la vie de l'Ecole au sein de laquelle se déroula toute sa carrière universitaire et qui fut le créateur du Centre audiovisuel de Saint-Cloud et l'un des fondateurs du Centre de recherches et d'études pour la diffusion du français (CREDIF). Jean Le Coz retrouve à l'Ecole d'autres brillants géographes : Guy Lasserre (promotion 1940) et il y verra entrer, d'abord, André Blanc, Roger Coque et Jean Pitié (promotion 1943), puis Pierre Brunet (promotion 1944).

En si brillante compagnie, il obtient sans peine, d'abord la Licence de Géographie présentée à la Sorbonne dès la fin de la première année d'école, puis le professorat d'Histoire-Géographie, concours auquel il se présente à la fin de la deuxième année. Nommé à la rentrée 1944, sur sa demande, au pays en qualité de Professeur certifié du Collège de Fougères, il n'en complète pas moins sa formation et obtient à l'Université de Rennes, en 1946, le Diplôme d'études supérieures de Géographie.

Après deux années passées au collège de Fougères (1944-1946), années qu'il qualifiait volontiers d'excellentes, le jeune enseignant, souhaitant « prendre le large », tout en persévérant dans son souhait de préparer l'agrégation, se décide à solliciter une mutation « pour les colonies ». Il fait acte de candidature à divers postes déclarés vacants au Maghreb tant par le ministère français de l'Education nationale que par les directions de l'Enseignement de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie.

II – Le séjour au Maroc

Prié de choisir entre le Lycée d'Oran où il vient d'être nommé par le ministre de l'Education nationale et le Collège des Orangers à Rabat où il est recruté par le directeur de l'Enseignement du Maroc, il choisit le Maroc, plus prestigieux à ses yeux, plus prometteur aussi pour le géographe averti qu'il était déjà.

Telle est la suite de hasards et de nécessités qui conduisent un jeune breton, certifié de Géographie, à entreprendre une carrière d'enseignant au Maroc à l'occasion de la rentrée scolaire de 1946. Pour reconstituer ce que fut le long séjour marocain qui commence alors, je dispose, d'abord, de rares confidences reçues au cours d'un long compagnonnage et, surtout, des réponses que notre regretté collègue avait commencé à formuler, peu avant son décès, à un questionnaire d'enquête qui venait de lui être adressé par des universitaires d'Aix-en-Provence. Ceux-ci, engagés dans le programme de recherches historiques « Mémoire de la colonisation », étaient en quête de témoignages émanant de personnes ayant travaillé aux « colonies », qu'elles y fussent nées ou qu'elles y aient exercé une activité professionnelle. Fort heureusement pour nous, Jean Le Coz avait accepté de participer à cette œuvre collective consistant à produire des documents appelés à servir de source de première main pour les spécialistes de l'histoire de la colonisation. Madame Le Coz a retrouvé sur le bureau du disparu le brouillon des réponses qu'il pensait adresser à notre collègue Yvonne Knibiehler, responsable de la partie de l'enquête concernant le Maroc.

Le jeune professeur certifié s'y installe, goûtant bien vite un cadre de vie et des conditions matérielles d'existence plus agréables que celles qu'offrait la métropole qu'il venait de quitter en la laissant tout juste sortie de la guerre et point encore de la pénurie. Son ardeur au travail va lui permettre de gravir rapidement les échelons du cursus enseignant. Il demeure au Collège des Orangers durant deux années scolaires (1946-1948) et y fait la connaissance d'une collègue, la future Madame Le Coz, qu'il épousera en 1949.

retrouver, parmi eux, cinq de ses anciens condisciples du Lycée du Mans avec lesquels il organise, à toute occasion, des repas pris sur le pouce ou plus cérémonieusement, selon les circonstances. En leur compagnie, il fréquente la plage ou encore la forêt de la Mamora, au gré des saisons. Les petites vacances scolaires venues, ce sont des déplacements dans le sud, Marrakech ayant le plus souvent la préférence. Les grandes vacances sont réservées aux séjours familiaux, qui prennent place en Velay chez Madame Le Coz, en Bretagne chez Monsieur Le Coz, épisodes de « re-sourcement » qu'agrémentent de brefs déplacements à Paris ou à l'étranger, avec un penchant pour l'Italie.

Revenu au Maroc, le ménage participe aussi aux grands moments de la vie collective. Au temps du Protectorat, il s'agissait, principalement, des bals de la Résidence et de quelques autres : celui de l'Enseignement, celui de la Croix Rouge... Après l'Indépendance, ce sont les cocktails de l'Ambassade ou ceux organisés par ses conseillers avec lesquels il entretient des relations suivies.

De son propre aveu, les relations sont plus rares avec les nationaux. Elles concernent surtout les collègues de l'enseignement, particulièrement ceux d'entre eux qui ont épousé une française. Pour le reste, peu de contacts, en dehors de ceux qu'exigeait la vie courante. En dépit des années passées dans le « bled » et des interviews qu'il avait dû multiplier au cours de ses enquêtes, il n'avait pas appris la langue arabe qu'il ne parlait ni ne lisait. Cette lacune surprend aujourd'hui et motivait le seul grand regret, nuancé de quelque reproche, qu'exprimaient volontiers ses élèves marocains les plus dévoués. Il faut y voir non le mépris d'un homme envers la culture autochtone, culture qu'il appréciait et étudiait avec passion, mais la rançon d'un certain conformisme social : dans la bonne société du Protectorat, l'apprentissage de la langue arabe avait un caractère exceptionnel pour qui n'était pas né sur place. Et la connaissance du français ne suffisait-elle pas alors à qui voulait enquêter au Maroc ?

III – La carrière montpelliéraine

Notre regretté collègue quitte le Maroc à la rentrée universitaire de 1965 et vient alors occuper, à la Faculté des Lettres de Montpellier, un poste de Maître de Conférences de Géographie physique, puis accède très vite, par suite du décès subit du regretté Professeur Gaston Galtier qui la détenait, à la chaire de Géographie économique devenue vacante.

Ce géographe complet se consacre, désormais, à l'étude du monde rural universel. En sa qualité de Professeur de Géographie rurale, il s'entoure de jeunes collaborateurs dont j'étais et fonde un Laboratoire de géographie rurale qu'il équipe de moyens informatiques et rend attractif et productif au point d'en obtenir rapidement la transformation en équipe associée du CNRS (URA 506, puis UA 906, Dynamique des espaces ruraux). Les travaux qui y sont menés à bien sous sa direction fournissent la matière de plusieurs numéros spéciaux du *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, comme celle d'une publication qu'il fonde : la revue *Espace rural*. Il sollicite et obtient bien vite la création dans son établissement, devenu l'Université Paul-Valéry, de l'un des tout premiers Diplômes d'enseignement supérieur spécialisé qu'il intitule « DESS d'aménagement rural et développement local », lequel rencontre un grand succès, acquiert une audience nationale et forme de nombreux spécialistes de l'aménagement des territoires ruraux, et d'abord de celui du Languedoc-Roussillon.

Cet intellectuel boulimique qui sait allier recherche théorique et recherche appliquée, est aussi l'un des pionniers du mouvement visant à fédérer les établissements de formation et de recherche œuvrant, au sein de notre région, dans le domaine de l'agronomie et de l'étude du monde rural. Il intervient en qualité de conférencier dans la plupart de ces derniers : Ecole nationale supérieure agronomique de Montpellier, Faculté de droit et sciences économiques, Centre international de hautes études agronomiques méditerranéennes... Aussi peut-il participer activement à la création de l'Institut des aménagements régionaux et de l'environnement dont il devient, un temps, le Trésorier, puis prendre rang parmi ceux qui, sous la direction du Professeur Louis Malassis, cet autre Breton dont il était l'ami, donnent le jour à l'association « Agropolis » au sein de laquelle il anime avec autorité et efficacité le secteur scientifique « Systèmes agraires ».



Notre collègue n'en oublie pas pour autant le Maroc, pas plus que le Maghreb, et ce d'autant moins qu'il est désormais unanimement reconnu par ses pairs comme l'un des meilleurs spécialistes français de la Géographie économique et humaine de ce domaine.

Véritable missionnaire de la science, notre collègue effectue, au cours des vingt années passées dans notre Université, en dehors des voyages entrepris à titre privé, 67 « missions » officielles. La plupart de ces missions le conduisent en Algérie, car les circonstances lui permettent de passer, pour le compte de notre Université, des conventions avec les Universités d'Alger, d'Oran et de Constantine. Mais s'il se rend 40 fois en Algérie, en visitant 26 fois Constantine où il parvient à nouer, avec le concours de nos amis, MM. Cote et Brule, des contacts particulièrement serrés au point qu'il est étroitement associé à la création des nouvelles études doctorales de Géographie et d'Aménagement du Territoire. Il revient 14 fois au Maroc. Les autres missions le conduisent en Tunisie (3 fois), en Côte-d'Ivoire (3 fois), en Pologne (2 fois), au Brésil, en Chine, en Espagne, en Haute-Volta, en Hongrie, au Mexique, en Syrie, en Tchécoslovaquie. Il entreprend ces missions, avec le concours des ministères de tutelle, pour y observer, avant tout, l'essor des cultures irriguées et le déroulement des réformes agraires, manifestations de la modernisation des agricultures dont il était devenu l'un des meilleurs connaisseurs, mûrissant ainsi des ouvrages qui connaîtront le succès.

Mais sa préférence va au Maroc où il reste connu de tous, à l'Université comme à l'Ambassade, dans les administrations comme dans le bled. Il y retrouve une seconde jeunesse en s'appropriant, à nouveau, les images d'un passé qui avait été celui des belles années de sa vie. Il aime revisiter les lieux fréquentés naguère et d'abord les établissements où il avait enseigné : le collège des Orangers, le lycée Gouraud, l'Université. Mais s'il retrouve ainsi, par la pensée et le rêve, le Maroc d'hier (en particulier, les hôtels anciens dans lesquels il nous fait descendre lorsque nous l'accompagnons, et qui ont beaucoup et mal vieilli, ont gardé à ses yeux leur lustre d'antan), il sait aussi voir le présent et apprécier, en connaisseur nullement blasé, les changements heureux survenus depuis l'indépendance, idée à l'idée de laquelle il avait très tôt adhéré : n'a-t-il pas signé, en 1959, le célèbre « appel des 481 » au général de Gaulle en faveur de l'indépendance de l'Algérie?



Son travail de remise à jour des connaissances est facilité par l'exercice de la fonction de Directeur de thèse qu'il affectionne particulièrement : il tient à visiter inlassablement le terrain des enquêtes conduites par les nombreux étudiants avancés dont il dirige le travail, bien qu'il le connaisse pourtant déjà très bien.

Parmi les six thèses de doctorat d'Etat qu'il lui a été donné de diriger, l'une, celle de Raymond Couderc, concerne les hautes steppes algériennes et deux le Maroc. La plus ancienne, soutenue en 1979 par Robert Fosset, est consacrée aux sociétés rurales des bas plateaux atlantiques du Maroc moyen, la plus récente, celle de Mohamed Boulisfane, soutenue en 1989, traite du système agro-alimentaire et de la politique de développement au Maroc. Toutes trois ont apporté une importante contribution à la connaissance du monde rural algérien et marocain.

Il en va de même des trois thèses de doctorat (nouveau régime) qu'il a dirigées et qu'il avait consacrées, la première, à la commune rurale marocaine dans la région d'El Hajeb, la seconde aux périmètres irrigués de la basse Moulouya et la dernière au pays Zaër. Les deux autres thèses de doctorat préparées sous sa direction traitaient de la réforme agraire au Mexique, l'une dans les états de Coahuila et Durango, l'autre dans l'état de Colima.

Les mêmes préoccupations relatives au suivi de la modernisation des agricultures et des conséquences sociales de cette manifestation du progrès se font jour dans les 51 thèses de troisième cycle dirigées par le professeur Jean Le Coz. Parmi celles-ci, 2 concernent la Tunisie, 16 l'Algérie et 6 le Maroc. Ces dernières envisagent les principaux aspects des mutations enregistrées par l'agriculture et la société rurale marocaines : essor des cultures irriguées, diversification culturelle, progrès des industries agro-alimentaires, amplification des mouvements migratoires, transformation des sociétés montagnardes.



L'expérience acquise au Maroc en matière d'observation des risques de dégradation encourus par la société rurale du fait, principalement, de la désertion et de la paupérisation des campagnes ici, de la modernisation des techniques de production initiée par la société industrielle et urbaine là, nourrit aussi les grandes synthèses publiées au tournant des années 1990. Le temps en est venu avec celui de la retraite, prise à l'automne 1985. L'ardeur au travail demeure intacte, les forces intellectuelles aussi : dans une conversation privée, tenue peu de temps avant sa disparition, ne m'avait-il pas confié qu'il pensait pouvoir disposer encore d'une dizaine d'années de bon travail devant lui? C'est le temps qu'il estimait nécessaire

pour remettre aussi bien en forme les connaissances acquises au cours d'une longue carrière universitaire, qu'en cause les anciennes certitudes du jeune penseur socialiste lucide qu'il avait été. Le temps lui aura donc cruellement manqué.

Le travail a fort bien commencé avec la première de ces synthèses, la plus fournie, qui est publiée en 1990 sous l'égide du Centre international de hautes études agronomiques méditerranéennes (CIHEAM) et de l'UNESCO. Cet ouvrage de près de 400 pages, intitulé *Espaces méditerranéens et dynamiques agraires : état territorial et communautés rurales*, dresse bien le bilan d'une expérience acquise tant en qualité d'universitaire que de spécialiste en aménagement. Laissant s'exprimer, par son intermédiaire, de nombreux chercheurs, et d'abord ses anciens élèves, tout en faisant part de sa vision personnelle et de ses convictions, l'auteur a produit une véritable encyclopédie du monde agricole méditerranéen, en même temps qu'un livre de propositions pour aménageurs, décideurs, économistes et géographes.

C'est encore le géographe soucieux d'aménagement qui s'exprime dans la deuxième synthèse publiée en 1991, au lendemain, à la lettre, de sa disparition, celle qui traite de « L'Algérie, décennie 1980 : les étapes de la désocialisation ». Il s'agit de la deuxième partie, annoncée de longue date, mais dont la rédaction définitive avait été plusieurs fois différée par l'accélération de l'histoire, d'une étude ambitieuse, confiée à notre revue *Espace rural* et consacrée au thème : « Socialisme et localité. Le deuxième cycle agraire de la Chine et de l'Algérie » dont la première partie avait été mise à la disposition du public en 1984. Il y montre comment, dans un cas comme dans l'autre, on pouvait penser rendre sa valeur au travail de la terre et à la terre elle-même, après qu'ait été constaté l'échec d'une certaine idéologie socialiste érigée en système de gestion des sociétés rurales. Ce sont les premiers travaux d'envergure consacrés par un géographe français au thème majeur de la désocialisation des campagnes et à celui des économies rurales en transition.

Son engagement personnel n'est pas moindre dans la publication d'une troisième synthèse traitant des aménagements hydrauliques agricoles au Maroc. Pour la préparer dans de bonnes conditions, il m'avait poussé à accepter de prendre la direction d'une action intégrée franco-marocaine, agréée par le ministère des Relations extérieures (A.I. 87/248, 1988-1991), et consacrée à l'étude des espaces hydrauliques agricoles du Maroc septentrional, action que son statut de retraité ne lui permettait plus de diriger lui-même, mais qu'il ne cesse d'animer. Nos partenaires marocains, géographes de l'Université de Rabat, dirigés par son ancien élève, le Professeur M. I. Alaoui, l'avaient tous eu comme professeur ou directeur de thèse. Ils fournirent, ensemble, la matière d'une publication intitulée « Aspects de l'agriculture irriguée au Maroc » (*Espace rural*, n° 25, 1991) pour laquelle notre regretté collègue rédige, avec le concours de M. Ayad, le chapitre introductif : « Vers une nouvelle ère hydraulique au Maroc »? Ce texte restera la dernière contribution du Professeur Jean Le Coz à la connaissance de la géographie du Maroc : le compte rendu de l'ouvrage que MM. Bencherifa et Popp ont consacré à l'oasis de Figuig, travail de recension auquel M. Le Coz s'adonnait à la veille de sa mort, a été trouvé inachevé sur son bureau.

L'un des auteurs de l'ouvrage recensé, le Professeur Abdellatif Bencherifa, vice-doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Rabat, qui participa à l'action intégrée, a bien voulu nous faire connaître son sentiment et celui de nos collègues marocains au lendemain de la disparition du Professeur Jean Le Coz. « *Ami du Maroc, pays qu'il a marqué de façon indélébile par ses travaux, devenus, depuis lors, des classiques incontournables, ami des marocains et, principalement, des géographes marocains pour lesquels il fut un maître et un guide, Jean Le Coz demeurera pour toujours présent dans notre cœur et notre mémoire. A titre personnel, je ne puis que réitérer ce que j'ai toujours pensé : il fut la Référence et le Modèle pour toute une génération de géographes. Avec mes collègues marocains, nous resterons fidèles à son enseignement, à son amitié, et à son charisme* » a-t-il écrit dans une lettre datée du 2 mai 1991.



En notre regretté collègue Jean Le Coz, l'homme s'imposait aux autres par son énergie, son ardeur au travail, son dévouement à l'égard des collègues et étudiants, disponibilité aux autres qui le ramenait dans son bureau à l'Université à chacun des jours ouvrables, mais aussi par sa fougue et sa capacité d'enthousiasme. Il était toujours optimiste et sa joie de vivre ne cessait de s'exprimer, tant chez le causeur né qu'il était que chez l'homme de plume qu'il avait su devenir.

Notre regretté collègue était aussi un géographe de son temps, soucieux de tout dire ou écrire et de bien dire et écrire. La géographie qu'il pratiquait et enseignait restait très proche de l'histoire, mais aussi de

l'économie, de la sociologie, tout comme des sciences de la nature – toutes disciplines dont les représentants à Rabat étaient devenus ses amis et collaborateurs de prédilection, après les géographes. Il avait ainsi réussi à devenir l'un des meilleurs représentants de cette école marocaine francophone de Géographie dont il aimait à dire qu'elle avait eu, bien que trop chichement dotée en personnel et en moyens de recherche et de formation, plus de rayonnement que ses consœurs de Tunisie et même d'Algérie, en dépit du nombre et de la qualité des membres de cette dernière.

Notre regretté collègue était aussi un citoyen lucide et courageux. Il avait été formé à la vie publique par ses maîtres des divers ordres d'enseignement envers lesquels il manifestait une grande déférence et exprimait une constante reconnaissance. Devenu l'un des membres de la société européenne du Protectorat dont il fut un observateur à la fois fasciné et passionné, il sut étudier, à la fois, le colon et le fellah. Témoin de la décolonisation, il sut prendre sa part à ce mouvement irréversible et conserver intacte l'amitié et l'estime de ses collègues et élèves marocains. Installé à Montpellier, il y fut une manière de représentant officiel de l'Université marocaine, accueillant collègues et étudiants venus de ce pays et ne ménageant ni sa peine, ni son temps afin d'aider les uns et les autres à œuvrer pour l'essor de la géographie et la diffusion des connaissances acquises en matière de géographie du Maroc. Il a su aussi consacrer ses dernières activités de citoyen à maintenir l'amitié franco-marocaine et franco-maghrébine, toutes deux menacées par des événements récents qui l'avaient beaucoup affecté, au point de le convaincre de la nécessité de donner à un journal local un article à ce propos qui fut sa dernière action publique.

